Se connaître d'abord, et s'amander ensuite.

Le travail manuel n'est pas le seul du cultivateur ; il a des devoirs religieux, moraux et sociaux à remplir ; faire des progrès dans la conduite de ses affaires est une bonne chose ; perfectionner ses facultés intellectuelles, est une chose encore meilleure ; car la première amélioration suivra de la dernière. Il faut d'abord apprendre à raisonner et à calculer juste : il est une classe de gens chez qui ces facultés sont grandement en défaut ; ils se lèvent matin, se couchent tard, travaillent fort, et ne cessent pas, néanmoins, d'être pressés par le besoin : c'est qu'ils travaillent sans méthode, sans ordre, sans régularité, et conséquemment, à leur désavantage. Du matin au soir, du printemps à l'automne, leur lot est la peine et la fatigue sans résultat avantageux. Asseyez-vous un peu, réfléchissez, calculez, voyez ce que vous avez à labourer, semer, herser, sarcler, et récolter, et mettez vous à l'ouvrage systématiquement. Non seulement faites tout ce qu'il y a à faire, mais, faites-le de la meilleure manière, et en temps convenable ; mais surtout, ne commencez pas plusieurs travaux à la fois pour les laisser là ensuite ; c'est folie de commencer un ouvrage et de le laisser à moitié fait pour passer à un autre, si c'est par caprice, et non par nécessité ou convenance. Ce qui doit se faire doit être achevé, et ce qui ne doit pas se faire, ne doit pas être commencé.

Cultivez l'ordre ; l'ordre est la première loi du ciel. Quel plaisir n'est-ce pas que de contempler une famille bien ordonnée ou une ferme bien ordonnée. Mais il y a des hommes terriblement relâchés sur ce point : jetez les yeux sur leurs fermes, et vous vous en convaincrez ; rien n'y semble être à sa place, ou en ordre. Leurs voitures ne sont point à l'abri ; leurs instruments aratoires sont éparpillés çà et là, exposés à être cassés ou injuriés par toutes les variations du temps. Des branches d'arbres, des charettes à foin, des herses, des traîneaux des quarts à cendres, des gâchis etc., encombrement déparent les devant de leurs maisons. On trouvera toujours un instrument là où on s'en est servi la dernière fois. Le remède à ce désordre serait d'avoir une place pour chaque chose, et chaque chose à sa place ; mais une faux ne doit pas passer l'hiver sur un pommier, une voiture d'hiver ne doit pas passer l'été au côté du chemin. Tous les outils et instruments dont on ne se sert pas, doivent être serrés.

Regardez autour de vous, et voyez les différentes manières dont nos voisins font leurs travaux. Ne supposez pas un seul moment que vous calculez mieux que d'autres. Apprenez de ceux que vous fréquentez, et qui ont plus de savoir ou d'expérience que vous ; et profitez de ce que vous apprenez pour faire mieux à l'avenir.

Lisez, étudiez et pensez : tout cultivateur doit prendre un journal agricole, mais ce n'est pas assez de le lire, ce n'est pas même assez de le payer, il faut l'étudier : ce qu'il suggère, il faut le mettre en pratique, lorsqu'il y a de l'avantage à le faire : les renseignements qu'il contient il faut s'en instruire pour ensuite pouvoir comparer sa propre expérience avec celle d'autrui, théorie à théorie, et s'il y a une meilleure méthode l'adopter. La raison doit

diriger tous les travaux du cultivateur ; mais avant de raisonner, il faut connaître ; et où les renseignements nécessaires aux gens se trouvent-ils plus à leur portée, et à meilleur marché, que dans les journaux d'agriculture ? Il est étonnant qu'il s'en trouve d'aveugles sur leurs propres intérêts, sous ce rapport. Le fermier qui garde un chien, qui achète du tabac à fumer, qui reçoit un journal politique, n'a pas d'excuse pour ne pas souscrire à un journal agricole.

Pourquoi la terre s'appauvrit-elle ?

Sous ce titre, le *Journal of the Farm*, reproduit du *Home Journal*, d'excellentes remarques que nous nous empressons de faire connaître à nos lecteurs, persuadés qu'elles attireront l'attention de tous les cultivateurs qui cherchent les meilleurs moyens de rendre la culture lucrative.

« Malgré l'orgueil que ressentent les Américains à la vue des progrès de ce pays sous plusieurs rapports, nous avons cependant la douleur de remarquer que dans presque toutes les différentes parties de notre belle contrée, le sol devient d'année en année moins productif. Nous parlons de terre épuisée dans des régions où vivent encore les témoins des premiers défrichements, et où les pauvres habitations des pionniers sont encore debout. Nous envoyons du blé dans des villes qui étaient, au temps de la colonisation, les greniers de notre pays et des pays étrangers, et, à moins que l'aristocratie Virginienne ne se contente d'un tabac inférieur à celui que savouraient ses ancêtres, il est certain qu'il est obligé de faire venir sa provision du bien aimé narcotique de contrées placées au-delà des limites du *Old Dominion*.

« La cause de la diminution de la richesse naturelle du pays, dépend de ce fait que nous exportons annuellement avec chaque récolte successive, les matières sur lesquelles repose la fertilité du sol. Nous savons tous que le blé est une plante épuisante ; qu'il enlève au sol de riches phosphates et plusieurs autres sels essentiels à la croissance du végétal qui, plus que tout autre pourvoit à la nourriture de l'homme. Voyons ce qu'il advient de ces éléments essentiels à la croissance du blé. On les trouve en grande quantité dans l'écorce du grain. Cette partie nous le savons tous, dans la plupart des cas est séparée des portions plus blanches de la farine dans des moulins situés à une très grande distance du lieu de production. Ce son est donné aux animaux dans les grandes villes et quoiqu'une petite partie atteigne les jardins des villages environnants, cependant la plus forte portion est jetée dans des fossés, employée au lieu de terre pour exhausser les endroits qu'on veut élever, ou transportée dans les cours d'eau au moyen de bateaux ou par les égoûts.

« Le son de blé et les grains entiers qu'on emploie pour la nourriture du bétail de la ferme, reviennent, sans doute à la terre, où ils montrent leurs bons effets sur les récoltes qu'ils produisent. Mais les animaux qui s'en sont nourris, aussi bien que les substances produites